

Des événements nouveaux devaient me conduire toujours à la remorque des Huart,—jusqu'aux pieds du t..... mais n'anticipons pas, et déroulons notre histoire de fil en aiguille.

* *

Au bout de six mois, tombait la fête de St. Jean-Baptiste. La feuille d'érable à la boutonnière, je me rendais sur la place publique pour écouter les orateurs de circonstance. Tout-à-coup, que vois-je? Truc! Truc en chair, en os et en poils, avec ses dents blanches qui se dressaient de mon côté. Il me reconnaît, le traître! Il n'était donc pas mort! Pas mort,—et le jugement du tribunal? J'en perdis aussitôt le sentiment du patriotisme dont j'avais fait provision absolue pour passer la journée, et je me laissai entraîner au ressentiment que cette surprise revivait en moi. Truc, suivait un jeune homme, fils de Mathu, lequel s'appelle Sabrant; et n'est pas la crème des camarades. A la vue de Truc, mon sang ne fit qu'un tour, je levais la canne que je tenais à la main, mais Sabrant leva la main et me défia de toucher à son chien.

Je ne dirai pas tout ce qui se passa à la suite de cette apostrophe, mais je vous assure que je ne fis aucun usage de ma canne.— Seulement la volée qui menaçait Truc, tomba au compte de Sabrant. Ce n'est pas tout. Comme après la défaite de son protecteur, le chien filait, la queue serrée, vers la demeure de la famille, je le suivis et le rejoignis... dans la salle à manger. Oui, dans la salle à manger, sans compter que la table venait d'y être dressée pour le dîner et que la maison n'était pas vide de ses occupants habituels. Truc criait comme un misérable qu'on égorge, mais je ne cessais de frapper. Se fourrait-il sous un meuble, je renversais le dit meuble, et tape! De cette manière je culbutai la table avec tout ce qu'elle portait, les chaises et un petit buffet. Vous dire les péripéties de cette course et de cette bataille est impossible. Je dis « bataille » parce que les Huarts étaient accourus au bruit et cherchaient à s'emparer de moi — ce qui n'était pas chose facile, je vous prie de le croire. Cependant, au passage, Salem me planta son poing sur la mâchoire, mais en revanche je le renversai sur une pile d'assiettes qui s'en trouvèrent fort mal accommodées. Bref, cette situation insensée devenait trop critique pour moi, je montai quatre à quatre l'escalier, et avisant une fenêtre je sautai de là dans la rue, au nez des Huart abasourdis.

Vous devinez si je signalai au greffier le mépris de justice dont mes ennemis s'étaient rendus coupables en conservant à la vie un chien condamné à mort!

Nouvel appel en cour. Cette fois, le tribunal me fit intervenir comme témoin. J'avais vu Truc vivant. On le mena devant les magistrats, qui le firent tuer séance tenante par un constable; les Huarts payèrent une amende de cinq louis.

Je triomphais encore une fois. Hélas! je ne songeais point au revers de la médaille!

* *

Le surlendemain, je reçus un papier qui me causa un étonnement incommensurable.

J'étais averti de me présenter en Cour, le 15 du

mois suivant, pour y répondre de ma conduite dans l'affaire du bris de meubles, etc., et me voir condamner à payer deux cents louis pour ce fait d'armes. Le papier disait cela.

Décidément, mes affaires se gâtaient. Les Huarts n'étaient pas contents de la cour des magistrats, ils me forçaient à affronter la « grand' Cour » comme on dit chez nous.

Dans ce désarroi, j'eus recours à Tout-Long.

— Bah! dit-il, soyez tranquille, ça va marcher.

Comme il m'avait déjà dit cela, lors de mon premier procès, je repris vigueur et je pus jouir de la notoriété que cette nouvelle phase de mon aventure de chien me valait dans le public. Le *Nouvelliste* publia sur ce sujet des articles à haute pression qui sortaient de ma plume.

Nous nous dorâmes un tourment inouï pour braver la tempête en bonne condition. Cette fois, le danger était de mon côté, car j'avais commis ce que l'on appelle une effraction, ou quelque chose approchant. J'avais effrayé et fait pâmer une quantité de personnes, briser des choses qui se payent cher au magasin, et poché les yeux de Sabrant d'une manière pitoyable.

Tout-Long plaida admirablement. Les Huarts se donnèrent un mal énorme... pour gâter leur cause. Les juges décidèrent que sans le premier procès tout cela n'aurait pas eu lieu, et par conséquent qu'ils renvoyaient la plainte avec frais et dépens.

Vous verrez, me disait mon avocat, sortant de l'audience, que ces enragés n'en resteront pas là. L'affaire leur coûte trente louis, ils vont la porter en Cour d'Appel..... et perdre encore une centaine de louis.

— Vous m'épouvantez, lui dis-je.

— Bah! laissez donc, nous allons rire — et du reste, ne voyez-vous pas quel intérêt toute la ville prend à ce débat — allons jusqu'au bout, que diantre, ne gâtez point un si beau jeu! Et soignez nos articles au *Nouvelliste*.

* *

— En effet, nous allâmes à Québec en Cour d'Appel..... et les Huarts perdirent encore une fois la cause. Ce qui les froissa davantage, c'est de voir que j'avais répandu dans la ville des Deux-Grèves un millier d'exemplaires imprimés du *factum* de ma défense. On y lisait des choses ineffables, calculées pour soulever la population..... par un fol accès de gaieté. Tout-Long, loustic et habile écrivain, en avait fait un chef-d'œuvre de malice et de taquinerie adroitement tournées. On y lisait même que Mathu avait omis de mentionner que Sabrant fut son fils *légitime*.

— Les bruits courants en ville ne se rapportaient plus qu'à ce procès fameux. L'étoile de Mathu, Salem, Truc et Sabrant s'obscurcissait rapidement. La mienne brillait du plus vif éclat. Je faillis passer rédacteur-en chef du *Nouvelliste*, car en ce pays, on s'imagine que tout le monde peut écrire convenablement dans les gazettes..... il est vrai que je faisais la chronique légère, mais je ne me sentais point de force à bâcler les gros articles de la grosse politique. Je refusai ce fauteuil. On crut que j'étais modeste.

* *